

INVASION 1914
Du Plan Schlieffen à la
Bataille de la Marne

Ian Senior

Chapitre 9 : Pris par surprise

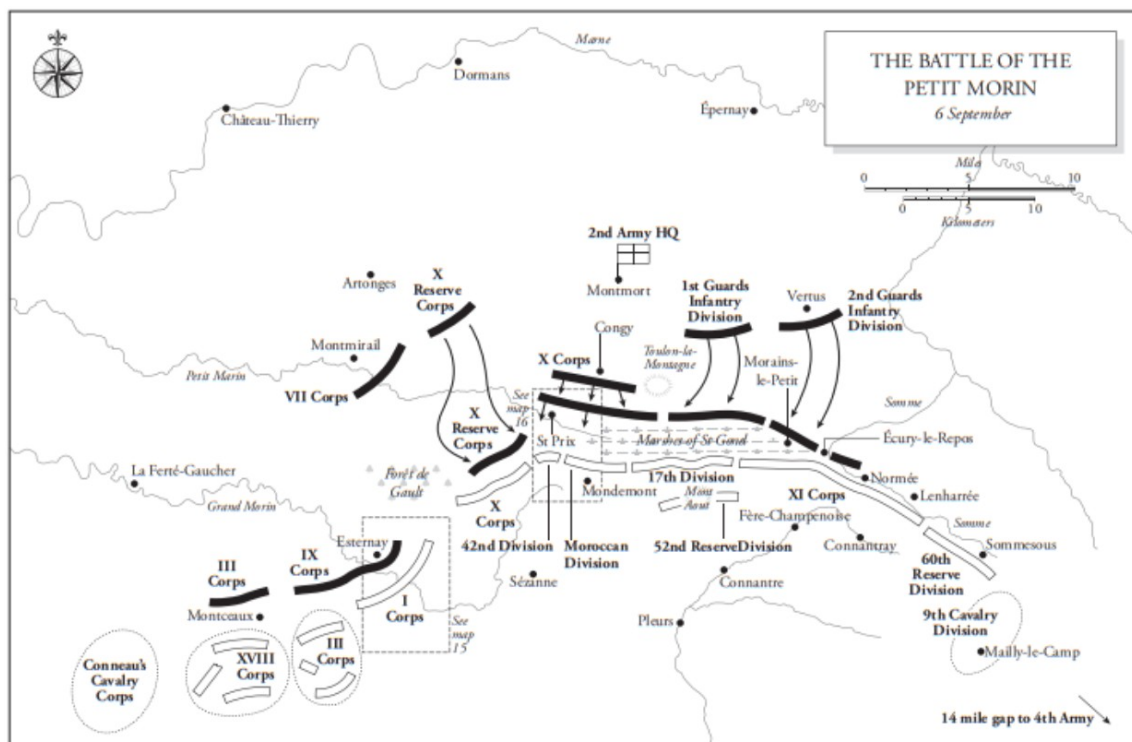
6 septembre : les Allemands sont pris par surprise le long du Petit Morin

Après avoir marché toute la nuit, le bataillon de chasseurs à pied d'Henri Libermann atteignit le mont Août le matin du 6 septembre, à l'aube. De là, ils avaient une vue panoramique sur les marais de Saint-Gond et les hautes terres de craie à l'est où ils devaient passer les quatre prochains jours de bataille avec le reste de la 9e armée de Foch.

« Au pied du mont Août, nous nous arrê tâmes et nous nous formâmes derrière les petits bois qui parsemaient les pentes de la colline. Les officiers étaient appelés en avant vers le commandant. Tous se groupaient autour de lui et dans un silence religieux comme précédé nt toujours les grands événements, sa voix s'élevait, claire, distincte et retentissante. « Voici, messieurs, la proclamation de notre commandant en chef, le général Joffre. » Il l'a lu sans faire de commentaire. J'en retiens une phrase qui était avant tout absolue et défiante : « Mourir là où ils sont plutôt que de céder. « Aux premières lueurs de l'aube, du sommet du mont Août, Mazurier [son officier supérieur] regardait le vaste panorama qui s'étendait devant lui. Le Mont Août, une exception du massif d'Allemand, auquel il est relié par une longue crête ondulée, dominant complètement la région appelée les marais de Saint-Gond. Il s'agit d'un vaste carré de marais, hérissé d'une verdure traîtresse, couvrant des fosses insondables et des champs tremblants que l'on ne peut traverser que par des sentiers étroits.

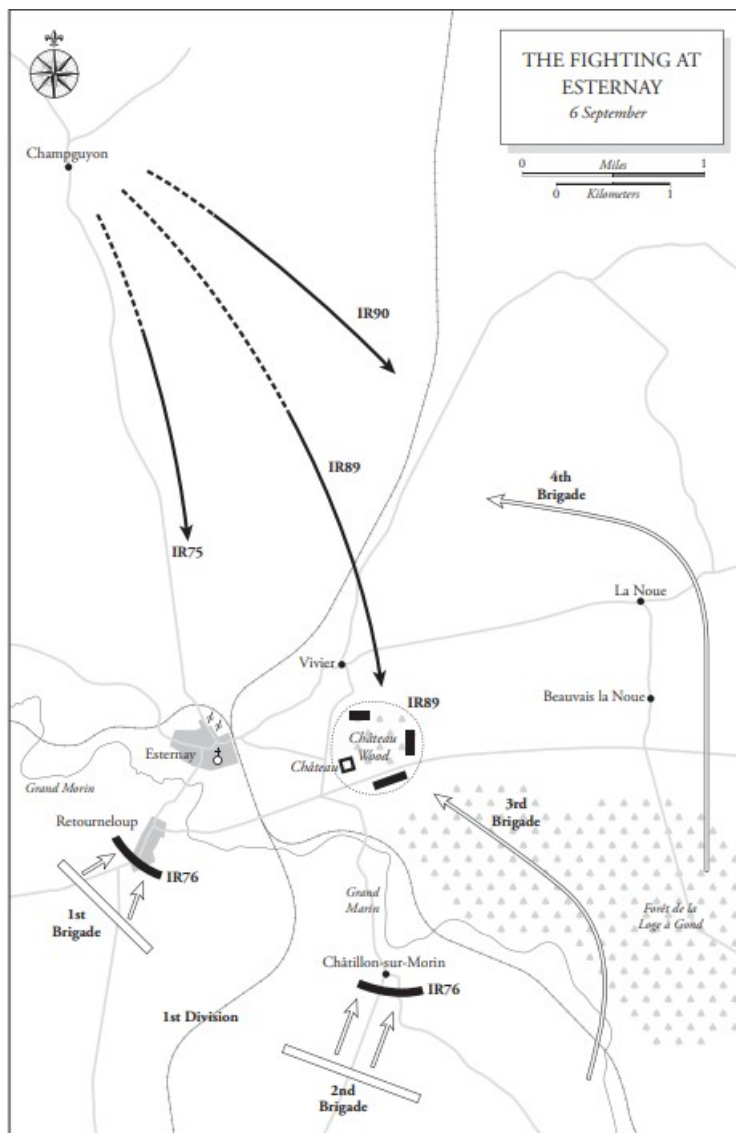
« Sur le bord du marais, il y a une série de villages : au sud, Broussy-le-Petit, Broussy-le-Grand, le Mesnil-Broussy, Bannes, et à l'extrémité, Morains-le-Petit. Au nord, pas de zone bâtie, mais le terrain s'élève rapidement vers une ligne de hautes collines boisées où les villages de Coizard-Joches et Toulon-la-Montagne sont enfouis dans une épaisse verdure. À l'est, s'étend une immense région couverte de bois épais, qui s'étend jusqu'au camp de Mailly. Les hauts clochers de l'Écurey-le-Repos, de Fère-Champenoise, et plus au sud de la Connantre, s'élèvent au-dessus des pins. « Tandis que Mazurier regardait au dehors, le vaste paysage s'emplit soudain d'une vie intense, révélant les forces considérables qui s'étaient accumulées dans ses espaces confinés. Des bois voisins, quatre longs éclairs jaillirent. La batterie française ouvre le feu et tout le long de la ligne, de toutes les parcelles de bois, de derrière les plus petits tertres, la canonnade commence, furieuse, pressante, essoufflée. À deux cents pas sur ma droite, un immense cratère s'éleva, sa fumée projetée verticalement vers le ciel, puis un autre et encore un autre. Le bruit des rafales était assourdissant, retentissant, terrible. L'artillerie allemande a répondu avec tous ses canons. Il n'y avait rien partout, sauf d'immenses jets de flammes et de fumée s'échappant brusquement de la terre, ou de brefs éclairs qui éclataient dans l'air limpide du matin, en volutes de fumée verte et blanche... tandis que les éclats d'obus arrosaient la terre, s'échappant comme la pluie avec un bruit de gémissement plaintif. L'air s'emplit d'un bruit formidable. Les milliers de canons qui crachaient, envoyant sans cesse la mort, élevaient leurs voix terribles, retentissant sans pitié. D'un bout à l'autre de l'horizon, c'était la clameur sans fin d'une immense canonnade, dont le souffle des flammes exaltait l'imagination, rendue tangible au guerrier faucheur. »

Ce matin-là, deux armées françaises sont déployées le long d'un front de 50 milles de Provins à l'ouest à Sommesous (à l'est de Fère-Champenoise) à l'est. Sur la gauche, la 5e armée de Franchet d'Esperey devait avancer vers le nord-est en direction générale de Montmirail, fortement échelonnée sur la gauche pour garder le contact avec les Britanniques. À l'exception de la vallée profonde du Petit Morin à l'est de Montmirail et des forêts de Traconne et de Gault à l'ouest de Sézanne, il y avait peu de bonnes positions défensives à la disposition des Allemands parmi les hautes terres légèrement vallonnées qui formaient le prolongement oriental du grand massif de craie du Bassin parisien. En comparaison, la tâche de la 9e armée de Foch était compliquée par le terrain difficile et la faiblesse de plusieurs unités. Sur leur gauche, là où la rase campagne au nord de Sézanne favorise l'offensive, la 42e division d'élite doit soutenir l'attaque de l'aile droite de la 5e armée. Dans le secteur central, les marais de Saint-Gond et le terrain vallonné et très boisé à l'ouest étaient occupés par le IXe corps (la division marocaine à gauche et la 17e division à droite). Les marais, qui occupaient une ceinture d'environ 10 miles de long et jusqu'à 2 miles de large entre Oyes et Morains-le-Petit, formaient une formidable barrière défensive dont la surface traîtresse était incapable de supporter le poids d'un seul soldat, et encore moins d'un affût de canon, même après le temps exceptionnellement chaud et sec des dernières semaines. De plus, ils n'étaient traversés que par quatre routes étroites, complètement dépourvues de couverture et à portée d'artillerie depuis les hauteurs des deux côtés.



De même, le terrain immédiatement à l'ouest des marais, entre Oyes et Soizy-aux-Bois, favorisait également la défense puisqu'il était couvert en grande partie de bois denses traversés par seulement quelques routes. À l'endroit où le Petit Morin émergeait des marais, la zone au sud de la rivière était entièrement dominée par une longue crête étroite et abrupte appelée la crête Poirier, qui était la clé stratégique du secteur et le théâtre d'âpres combats tout au long de la bataille. Afin de garder ses options ouvertes, Foch ordonne aux Marocains et à la 17e division de rester initialement sur la défensive le long de la bordure sud des marais, tout en poussant de fortes avant-gardes sur les hauteurs qui les surplombent du nord (Congy pour les Marocains et Toulon-la-Montagne pour la 17e division). Si l'attaque de la 42e division était couronnée de succès, les deux divisions traverseraient les marais, rejoindraient leurs avant-gardes respectives et prendraient part à l'avance générale ; en cas d'échec, cependant, les avant-gardes rejoindraient leurs corps principaux, qui

tiendraient les sorties sud contre une attaque allemande. À l'extrême droite, là où les marais cèdent la place à la vaste et monotone plaine de Champagne, le XIe corps doit rester sur la défensive derrière le cours supérieur de la Somme entre Morains-le-Petit et Sommesous, et attendre l'arrivée de la 18e division en provenance de Lorraine. Malheureusement, non seulement ce corps était très faible et manquait d'officiers, mais la rivière était étroite et facilement guéable en de nombreux points et leur flanc droit était séparé de la 4e armée par une grande brèche insuffisamment défendue. S'ils subissaient une forte pression, ils devaient revenir sur leur droite, en pivotant sur la 17e division, afin d'éviter d'être enroulés.



Bülow n'avait pas le moindre soupçon qu'il allait être attaqué ; au lieu de cela, comme il l'expliqua à Richthofen tôt le matin, il croyait fermement que les Français avaient l'intention de passer derrière la Seine aussi vite qu'ils le pouvaient. Selon lui, la 2e armée serait en mesure d'effectuer son mouvement en direction de Paris de manière ordonnée, sans être dérangée par l'ennemi, en même temps que la 1re armée prendrait ses nouvelles positions au nord de la Marne. Au cours de la nuit, à la demande pressante de Kluck, les IIe et IVe corps étaient partis pour le champ de bataille de l'Ourcq plusieurs heures plus tôt que prévu, ne laissant que les IIIe et IXe corps au sud du Grand Morin, où ils prolongeaient l'aile droite de Bülow. Comme nous l'avons vu, le IIIe corps devait partir dans la matinée et le IXe corps le lendemain ; Cependant, les deux corps ont été violemment attaqués peu après l'aube, ce qui a obligé le premier à retarder son départ de 24 heures et le second à se battre pour sa vie.

Les événements de la journée sont dominés par les violents combats qui se déroulent à Esternay (à l'ouest de Sézanne) entre la 17e division d'infanterie du IXe corps de Quast et le 1er corps français, commandé par le général Deligny à la suite de la récente promotion de Franchet d'Esperey. Lorsque les Allemands atteignirent la zone la veille au soir, l'IR76 (le régiment de Hambourg) fut poussé vers l'avant vers Esternay en tant qu'avant-garde tandis que le reste de la division restait dans et autour de Champguyon, à environ 4 miles à l'arrière. Au sud d'Esternay, le terrain descend d'abord doucement dans la vallée du Grand Morin, puis monte brusquement vers les villages de Retourneloup et de Châtillon-sur-Morin, séparés par une étroite vallée contenant la ligne de chemin de fer. À environ un demi-mile à l'est d'Esternay, la grande route est-ouest était flanquée sur son côté nord par le château d'Esternay et ses bois adjacents et au sud par la forêt de la Loge à Gond, une étendue profonde de bois qui s'étendait vers le sud-est. Lorsque l'IR76 arriva à Esternay juste avant la tombée de la nuit le 5 septembre, son commandant, Oberst von der Goltz, plaça de solides avant-postes à Retourneloup tandis que le reste du régiment allait cantonner dans le village lui-même. Les troupes étaient épuisées après avoir parcouru plus de 100 milles au cours des cinq derniers jours, mais heureuses à l'idée du jour de repos tant espéré.

Le plan français était audacieux et ambitieux. Tandis que la 1re division engageait les Allemands de front, les fixant en position et puisant dans leurs réserves, la 2e division balayerait vers la droite, profitant du terrain boisé pour se cacher, et attaquerait Esternay par l'est. Le mouvement de débordement fut divisé en deux parties ; la 3e brigade devait faire un court crochet droit, passant à travers la forêt jusqu'à ce qu'elle atteigne la grande route en face du château d'où elle pouvait prendre les Allemands en flanc, et la 4e brigade ferait un mouvement plus large en traversant la route plus à l'est et en les attaquant par derrière. Bien qu'ils fussent protégés de l'ennemi par la forêt dense, le manque de routes signifiait que la marche serait lente et que l'artillerie devrait être envoyée dans un long détour, ce qui les priverait de son soutien pendant plusieurs heures.

Peu après l'aube, l'artillerie française ouvrit le feu sur les batteries ennemies dans les champs au nord d'Esternay, réveillant brutalement les Allemands, dont la plupart dormaient encore profondément après leur longue marche de la veille. Répondant aux appels répétés des clairons et aux cris frénétiques de leurs officiers, ils se rassemblèrent en toute hâte sur la petite place du village, entassés dans les espaces entre les wagons à bagages et les chevaux où ils attendaient avec appréhension, craignant d'être touchés à tout moment. Lorsque les premiers obus commencent à tomber sur le village, ils quittent la place du marché au double et s'arrêtent quelque temps dans la vallée du Grand Morin, après quoi un bataillon est envoyé à Retourneloup, sous le feu de l'artillerie lourde, et un autre à Châtillon où des patrouilles ont signalé l'approche de l'infanterie ennemie. Pour le moment, le bataillon restant restait en réserve dans le terrain mort le long de la vallée. Afin de sécuriser son flanc gauche, Goltz détacha la 3e compagnie et la compagnie des pionniers et les envoya renforcer l'escadron de hussards déjà tourné vers l'est à la lisière du bois du Château.

Lorsque le IIe bataillon fut au niveau de Châtillon, il subit un feu rapide de fusils et les hommes fixèrent leurs baïonnettes, se couchèrent dans les champs de trèfle et ripostèrent : *« Nous sommes passés par Châtillon et sommes restés à droite du village en ligne de mire où nous avons fait le lien avec les autres compagnies. Nous regardions devant nous. Nous sommes restés immobiles et avons été surpris de ne pas voir l'ennemi. De la moitié droite, nous avons reçu des tirs d'infanterie et l'artillerie ennemie a tiré avec une force intacte. C'était une sensation étrange allongée dans le trèfle vert, ne voyant rien d'autre que l'enchevêtrement d'herbes et d'herbes devant nous et la terre vallonnée au loin et pourtant menacée de tous les côtés... Mon voisin dans la ligne de feu arracha la feuille d'un plantain, me montra les brins fibreux qui pendaient de la tige arrachée et dit en riant « Regardez ça, combien d'années me reste-t-il ? Un, deux, trois, quatre, cinq... treize ans !*

« Nous regardions apathiquement le champ scintillant, quand soudain notre attention fut éveillée comme par l'électricité. Ici... Et là... et là aussi... dans les bois ... derrière les arbres ... sur la colline ... derrière ce virage... Partout, il y avait du mouvement. Des taches rouges et bleues étaient visibles au loin, puis disparaissaient soudain dans le vert des prairies. Notre ligne de tir s'est

animée. « À moitié gauche, fusils, viseurs à 700, feu ! » « Pfaff ! », les premiers coups sifflèrent à travers le trèfle. La tension était brisée. Coup après coup sifflaient au-dessus de la prairie
« Là. Sur la gauche ! Comme les Français étaient proches. Ils se précipitèrent en groupes hors d'un petit morceau de bois. On les voyait courir puis se jeter sur l'herbe. On distinguait clairement leurs jambes bondissantes, leurs fusils et leurs baïonnettes fixes. Nous pouvions également voir leurs visages sous des taches blanches sous leurs calottes sombres. C'était une photo qui aurait pu être prise à partir d'un coffre à jouets contenant des soldats de plomb.

« Quelle compagnie était à notre gauche, avec pour mission de repousser l'attaque ? Nous nous rendîmes de plus en plus compte qu'il n'y avait plus de troupes allemandes sur notre gauche. Le mot d'attaque de flanc a été entendu.

« Les visages des Français devenaient maintenant plus distincts. Nous avons visé et tiré et nous n'avons pas osé regarder à notre gauche. Je posai lentement la crosse de mon fusil contre ma joue et visai l'une des taches bleues et rouges, mais encore et encore, la surface pâle d'un visage français apparaissait devant le canon de mon fusil et j'imaginais que deux yeux noirs foncés me regardaient de là. Je fermai les yeux et visai de nouveau, sans regarder ni à droite ni à gauche.

« Peu à peu, les tirs d'éclats d'obus ennemis ont commencé à se renforcer. J'entendis un gémissement, puis un murmure, puis un cri. Mais je n'ai pas regardé. Malgré cela, j'ai remarqué des formes qui se dressaient dans la ligne de feu et que quelques individus rampaient ou étaient emportés en arrière. « Fixez les baïonnettes ! » L'ordre courait le long ©

www.ospreypublishing.com de la ligne, l'un passant à l'autre, et ce n'est qu'à ce moment-là que nous avons vu les grandes brèches dans la ligne de tir. Pendant un instant, les baïonnettes brillèrent au soleil ! Puis les fusils se sont retrouvés sur l'herbe et les tirs ont continué calmement. Une sensation glaciale nous avait envahis lorsque nous avons vu les baïonnettes briller ; C'était comme si une lumière brillante se précipitait dans le ciel comme un éclair en clair en plein jour... À côté de moi gisait un homme tranquille qui n'avait jamais montré de signes d'agressivité auparavant. Comme je le regardais, il sifflait entre ses dents ; « Je vais y amener ce gars-là. » J'ai été horrifié par sa remarque car je le connaissais comme un homme doux et calme. Je l'ai vu mettre sa tête sur son bras gauche ; Le coup de feu a été tiré. J'avais envie de rire parce qu'elle était beaucoup trop haute. Son visage était tourné vers moi mais il ne me voyait pas ; Ses dents étaient serrées et ses yeux étaient vides et froids. Il était mort. »

Il était maintenant environ 9h00 du matin et les trois bataillons de Goltz étaient répartis sur un front de 2 miles, isolés les uns des autres et sans soutien d'artillerie parce que les équipes d'artillerie s'étaient détachées et avaient galopé vers l'arrière. Après avoir été forcés de faire un détour chronophage pour éviter les tirs d'artillerie, les premiers renforts (IR75 et le reste de l'artillerie de la brigade) ont commencé à arriver environ deux heures plus tard et ont été immédiatement injectés dans la ligne de manière fragmentaire là où le besoin était le plus grand. Bien que cela stabilise la situation à Retourneloup, les troupes de Châtillon subissent une pression croissante à mesure que de plus en plus de troupes ennemies s'infiltrèrent de l'est dans la vallée du Grand Morin. La situation critique a été décrite par Max Tepp, qui avait été envoyé au cimetière de Châtillon à la tête d'un petit groupe d'hommes avec l'ordre de rendre compte de l'approche de l'ennemi :

« Le soleil brûlait et l'air scintillait au-dessus des champs comme si la terre tremblait d'excitation. Et ça tremblait vraiment car les obus faisaient des trous dans le sol de sorte que le sable giclait autour... Derrière le cimetière, nous nous étendîmes aplatis contre le mur et regardâmes les collines du côté éloigné et le long de la vallée sur la gauche. Les batteries ennemies au-delà des hauteurs commencèrent à tirer plus vivement. Les coups de feu déchirèrent la lisière des prairies. J'ai regardé là-bas et j'ai regardé fixement ; Je n'ai rien vu. Les obus sifflaient dans l'air et éclataient avec une résonance sourde. J'ai regardé de l'autre côté et je n'ai rien vu. Les obus sifflaient maintenant ici. Puis, crash ! Je ne pouvais pas respirer. J'ai vu le beau ciel bleu et les formes du cimetière venir vers moi. Je suis resté là, inconscient, je ne sais pas. Je me suis réveillé comme dans un rêve, je me suis ressaisi et je me suis rappelé où j'étais et une fois de plus j'ai regardé là-bas vers les collines et la vallée à notre gauche, sans me rendre compte que quelque chose s'était passé.

« Finalement, je me suis lentement rendu compte qu'il y avait un vide dans mes pensées. J'ai regardé en arrière. À la place des murs blancs du cimetière, se dressaient de vieilles ruines en décomposition. Mes camarades étaient-ils allongés immobiles derrière lui ? Blessé ? Mort ? J'entendis alors l'un d'eux gémir et un autre lever la tête. Je regardai de nouveau vers l'avant, puis je me glissai à travers les ruines vers mes camarades. L'un d'eux était déjà mort ; Les trois autres ont été grièvement blessés. Le jeune a gémi : « Emmenez-moi au poste de secours. » Il avait une blessure béante à la tête. J'étais encore occupé à aider mon camarade le plus proche qui avait une dangereuse blessure à l'estomac lorsque le jeune s'est glissé à quatre pattes vers le poste de secours. J'étais en train de bander le dernier de mes camarades quand il est revenu en rampant. Il n'avait pas trouvé le poste de secours et avait rampé en cercle. Il nous a reconnus, mais il a cru qu'il était arrivé au poste de secours et a dit d'une voix stupide : « Eh bien, vous êtes de grands camarades, vous me laissez là-bas dans le feu ! » Puis il se coucha sur le sol, s'étira un peu et resta tout à fait immobile. Soudain, il se redressa, s'appuya les mains derrière lui, regarda devant lui avec une expression sauvage, avec des yeux terriblement beaux dans son visage pâle, puis s'affaissa à terre. Il était mort. »

Pendant ce temps, la 3e brigade française se déplace à travers les bois à l'est d'Esternay, hors de vue des Allemands. Vers 13h00, le régiment de tête approchait de la lisière nord de la forêt d'où seulement 100 mètres de terrain ouvert les séparaient de la grande route et du bois du Château immédiatement au-delà. À peu près au même moment, la 4e brigade avait traversé la route plus à l'est et se dirigeait vers le nord pour prendre les Allemands à l'arrière. Si les deux brigades étaient arrivées une demi-heure plus tôt, elles auraient balayé la faible flanc de la garde et envahi les Allemands par l'est ; à ce moment-là, cependant, d'autres renforts commençaient à arriver sous la forme de l'IR89 qui était utilisé pour renforcer le flanc gauche et de l'IR90 qui avait reçu l'ordre de sécuriser l'arrière gauche où il y avait un grand espace avec le X Corps.

Lorsque l'Oberstleutnant von Wangenheim, commandant de l'IR89, arriva au château d'Esternay en avance sur ses troupes, il trouva une situation chaotique ; personne ne savait où se trouvait le poste de commandement de la 33e brigade, les unités avaient été acheminées au coup par coup sur la ligne de front, ne laissant aucune structure de commandement unifiée et il y avait de fortes rumeurs selon lesquelles l'ennemi était sur le point de les déborder par l'est. Après avoir évalué la situation du mieux qu'il pouvait, il divisa ses forces, envoyant le IIe bataillon sur la grande route à l'arrière de Châtillon et le 1er bataillon à l'angle nord-est du bois du Château d'où il pouvait soit intervenir dans les combats à Châtillon, soit s'opposer à une attaque de flanc par l'est. Le IIIe bataillon est retenu en réserve derrière le flanc gauche. Bien que le IIe Bataillon s'en soit sorti légèrement alors qu'il avançait vers le terrain bas de l'autre côté de la route, utilisant habilement les plis du terrain, le 1er Bataillon a été submergé par les tirs d'obus dès qu'il est entré dans le bois du Château. Les arbres étaient brisés comme du bois de chauffage, des branches brisées tombaient partout, et ils étaient assourdis par le vacarme continu et presque asphyxiés par les fumées nocives des obus qui éclataient. Malgré de lourdes pertes, ils furent contraints d'y rester plus d'une heure, attendant en vain l'ordre d'avancer. Comme l'a dit plus tard un officier : « Je n'oublierai jamais de toute ma vie les heures passées dans ce bois. »⁴ Leur calvaire a finalement pris fin vers 14h00, lorsque Wangenheim leur a ordonné de renforcer les troupes à Châtillon après qu'une augmentation soudaine du bruit ait suggéré que les Français étaient sur le point de capturer le village. C'est à ce moment, au moment où ils avançaient, que le chef de la 3e brigade française sortit des bois en face du château et se précipita à travers champs dans leur direction. Ce qui les a sauvés de l'écrasement, ce sont les contre-attaques successives sur les flancs français de la compagnie du Hauptmann Caspari et des pionniers du Hauptmann Hamel. Malgré cela, le centre français resta intact et lorsque des renforts arrivèrent de l'intérieur des bois, ils commencèrent à repousser la ligne de feu allemande vers le château. Heureusement pour les Allemands, Wangenheim avait maintenant retrouvé son IIIe bataillon disparu (il avait changé de position pour échapper aux tirs d'obus) et lui avait ordonné d'endiguer la marée. Ils avancèrent ensuite sur la colline peu profonde à l'est du château, balayèrent le centre français et les arrêtaient dans leur élan, subissant de lourdes pertes dans le processus.

« Dans la 12e compagnie, la section gauche est allongée comme si elle avait été fauchée, 50 pas avant la route. On aurait dit qu'ils étaient une ligne de tir dans une bataille. Il y avait une distance de deux pas entre chacun des hommes, mais tous étaient morts, presque tous abattus d'une balle dans la tête. Le lieutenant von Gruben, l'adjudant, au milieu des tirs les plus féroces des fusils, en tentant d'amener la ligne de feu sur le bon front en se tenant debout et en agitant son bras tendu comme s'il se trouvait sur le terrain de parade, a reçu une blessure mortelle à la tête. »

Au milieu de l'après-midi, la 3e brigade française abandonna sa tentative de déborder Esternay et le mouvement plus large de la 4e brigade échoua également car l'IR90 arriva juste à temps pour les arrêter. À la tombée de la nuit, les Allemands abandonnèrent Châtillon, laissant les Français en possession des ruines en feu. Retourneloup resta cependant aux mains des Allemands, tout comme la zone à l'est d'Esternay où les restes brisés de l'IR89 formaient une mince ligne défensive le long de la route au sud du bois du Château. Les pertes des deux côtés furent sévères, en particulier parmi les unités qui avaient été impliquées dans la bataille pour le bois du Château en fin d'après-midi. Du côté allemand, le III/89, qui avait mené la contre-attaque, perdit 8 officiers et 177 hommes et le 1er bataillon, qui avait subi un bombardement infernal avant d'être touché par l'attaque française, perdit plus de 300 hommes. Du côté français, les deux bataillons de la 73e RI, qui avaient mené l'attaque, avaient souffert encore plus, perdant environ la moitié de leurs effectifs.

Les événements d'Esternay eurent d'importantes répercussions sur le IIIe corps allemand à droite et le Xe corps de réserve à gauche. Le premier était déjà en marche vers le nord depuis environ une heure lorsqu'il fut forcé de retourner à ses positions de nuit parce que l'arrière-garde, qui avait été laissée en arrière pour couvrir la retraite, était attaquée par le XVIIIe corps français. Pendant les heures qui suivent, alors que l'infanterie française marque le pas, 200 canons de campagne et plusieurs batteries d'artillerie lourde pilonnent sans remords les positions allemandes à Montceaux et à Sancy. En fin d'après-midi, les Allemands furent finalement chassés de Montceaux, qui n'était plus qu'une épave en flammes et brisée, mais à Sancy, où les bombardements étaient moins intenses, ils s'accrochèrent et lorsque les tirs cessèrent à la tombée de la nuit, ils étaient toujours en possession du village. Pendant ce temps, au nord-est d'Esternay, le Xe corps de réserve reçoit l'ordre en fin d'après-midi de virer sur sa droite et de venir en aide à Quast. À ce moment-là, la 19e division d'infanterie de réserve approchait de la forêt de Gault qui était impénétrable à de grandes masses de troupes, alors le général von Bahrfeldt leur ordonna de passer par son côté oriental puis, une fois qu'ils seraient dégagés, de se diriger vers l'ouest en direction d'Esternay. Cependant, alors qu'ils étaient à mi-chemin de l'étroite route qui longeait les bois, ils ont essuyé des tirs de fusils et de mitrailleuses des villages de Jouy et de Recoude et du château voisin de la Désire. (Les troupes françaises appartenaient à la 70e RI à la tête de la 38e brigade.) Pendant le reste de l'après-midi et jusqu'en début de soirée, l'infanterie française, en infériorité numérique, opposa une forte résistance, mais fut finalement repoussée par le poids du nombre et le feu précis des mitrailleuses allemandes. À la tombée de la nuit, ils se dégagent difficilement et se retirent, soit sur la route vers le hameau de Clos-le-Roi, soit en sécurité dans la forêt. Leur régiment jumeau, le 41e RI, fut envoyé en avant pour leur apporter un soutien mais en l'absence de cartes, un bataillon se perdit dans les bois et bivouaqua près de la ferme de La Godine, tandis que les deux autres, ainsi que les restes du 70e RI, passèrent la nuit au sud de la forêt près de la ferme de Guébarré. un nom qui devait avoir une signification sinistre pour les Allemands le lendemain.

Sur leur gauche, la 2e division de réserve de la Garde est engagée dans une bataille extrêmement désorganisée et violente sur le plateau au nord de Charleville avec la 2e RI à la tête du Xe corps. Bien que les Français aient été pris par surprise et de plus en plus en infériorité numérique, les Allemands ont été incapables de coordonner leurs attaques dans les étroites bandes boisées qui surmontaient le plateau à cet endroit, et ont fini par tirer sur leurs amis et leurs ennemis. Le combat inégal prend fin en début de soirée, alors que cinq compagnies françaises repoussent pas moins de six bataillons allemands, soutenus par deux compagnies de mitrailleuses. Après avoir subi plus de 60 % de pertes, y compris leur commandant de régiment, le colonel Perez, qui a été tué, les Français se sont progressivement désengagés et se sont repliés à travers les bois jusqu'à Charleville où ils ont rejoint les autres compagnies. À la tombée de la nuit, les Allemands se replient sur le

sommet du plateau où ils passent une nuit difficile dans des bivouacs en plein air. Eux aussi avaient beaucoup souffert dans les combats, en particulier le bataillon Jäger qui avait commencé le combat et qui avait perdu près de 500 de ses 700 hommes. Dans l'ensemble, la division avait subi une repoussée sanglante, ce qui amena le général von Susskind, le commandant de la division, à terminer son rapport de situation en disant que « la division a été très durement éprouvée. Bien qu'il soit toujours capable de faire face à une attaque, il n'est plus en état de poursuivre l'offensive.

Plus à l'est, où le Xe corps et le corps de la Garde avaient une longue marche devant eux sur l'aile gauche du mouvement de rotation, le cours des combats fut déterminé par la présence des marais de Saint-Gond. Comme celles-ci étaient presque infranchissables, Bülow ordonna à la 20e division d'infanterie et à la 1re division d'infanterie de la Garde de s'arrêter lorsqu'elles arriveraient à la lisière nord et d'attendre que leurs voisins (respectivement la 19e division d'infanterie et la 2e division d'infanterie de la Garde) avancent de part et d'autre et leur ouvrent la voie. Comme mentionné ci-dessus, Foch avait ordonné à la division marocaine et à la 17e division de pousser de fortes avant-gardes sur les hauteurs au nord des marais. Cependant, au moment où le bataillon colonial de Sautel avançait vers Congy tard dans la soirée du 5 septembre, le village avait déjà été occupé par la 20e division d'infanterie allemande qui ouvrit le feu sur eux, les prenant complètement par surprise (les Allemands utilisèrent de puissants projecteurs pour les éclairer) et les rejetant à travers les marais en désordre. De même, bien que l'avant-garde de la 17e division ait occupé le village perché de Toulon-la-Montagne sans opposition l'après-midi précédent, elle a été attaquée le matin du 6 par la 1re division d'infanterie de la Garde et forcée de se replier à travers les marais pour rejoindre son corps principal dans les villages le long de sa lisière sud. Même lorsqu'ils furent en sécurité, la panique s'empara encore des survivants, dont beaucoup atteignirent les pentes du mont Août avant de pouvoir être arrêtés et réorganisés.

Puisqu'il s'est avéré impossible de maintenir une tête de pont sur les marais, Foch décide plutôt de concentrer ses efforts sur la zone située immédiatement à l'ouest, dans les environs de Soizy-aux-Bois. À midi, il ordonne à la 17e division et à l'aile droite marocaine de défendre à tout prix le côté sud des marais tandis que le reste des Marocains fait un pas de côté vers l'ouest, franchit la crête du Poirier et les bois autour de Soizy-aux-Bois et attaque les Allemands le long du Petit Morin dans le voisinage de Saint-Prix. Il se trouve que cela les met sur une trajectoire de collision avec l'IR74 à la tête de la 19e division d'infanterie, qui a reçu l'ordre de capturer l'écusson Poirier avant de poursuivre sa progression. Au début, les Allemands sont coincés par les tirs d'obus aux abords du Petit Morin, mais ils traversent finalement la rivière vers midi et s'abritent un moment sous le vent de la colline à côté de l'ancienne chapelle de Saint-Prix. Devant eux, la masse sombre du bois de Botrait s'élevait abruptement jusqu'au sommet de la crête du Poirier ; Sur la droite, la seule route qui traversait la crête zigzagait à flanc de colline, coupant à travers les bois denses qui pouvaient dissimuler un poste de mitrailleuse ennemi à chaque virage. Dans les bois eux-mêmes, le sous-bois était presque impénétrable à cause du grand nombre d'énormes et anciens buissons de ronces et les quelques sentiers qui menaient au sommet étaient si étroits qu'il fallait les emprunter en file indienne. S'ils étaient attaqués sans avertissement, il leur serait impossible de garder le contrôle parmi les arbres et les sous-bois denses.

En début d'après-midi, le IIIe bataillon avançait sur la route et atteignit deux fois le sommet pour être repoussé, la première fois par des tirs de fusils et de mitrailleuses depuis les sous-bois profonds et la seconde fois par des tirs d'obus d'une batterie française de l'autre côté du bois de Saint-Gond. Ayant subi de nombreuses pertes, et n'ayant plus de réserves disponibles, ils se replièrent prudemment sur une position près du bas de la colline et attendirent la tombée de la nuit. Entre-temps, le 1er bataillon avait laborieusement gravi la crête de Poirier. Après une petite panique, l'avance reprit et, environ une demi-heure plus tard, les premières troupes émergèrent sur le terrain découvert qui couvrait le sommet. Ils n'étaient pas trop tôt car devant eux, à une distance d'environ 300 mètres, une grande masse d'infanterie marocaine (le bataillon de Fralon) se dirigeait directement vers eux depuis la direction de la ferme Montalard au pied de la colline. Lorsque les Marocains ont essuyé des tirs, ils ont fixé des baïonnettes, ont pris d'assaut la pente et ont jeté les

Allemands du haut de la crête et dans les bois sur la pente opposée. Le lieutenant Suffren, chef de section de la 3e compagnie, décrit la scène :

« Derrière la ferme, nous nous sommes réorganisés puis avons recommencé notre marche vers notre objectif ; les balles ont persisté, elles ont ricoché en grand nombre sur la route d'Oyes et pendant que nos patrouilles filaient devant, nous nous sommes déployés en ligne, derrière la route. Nous continuâmes d'avancer, les 1ère et 3ème sections cachées par les bois sur la gauche, les 2ème et 4ème en rase campagne, dans la clairière en face du Poirier ; Nous avançons vers la crête occupée par l'ennemi

« Les tirs sont devenus très violents, nos patrouilles ne couvraient plus notre front mais nous avons continué à progresser. J'étais dans les bois à l'extrême gauche, guidant la 1ère section ; les fusillades redoublèrent d'intensité et j'eus l'impression, d'après les cris et le bruit, que les 2e et 4e sections étaient en contact avec l'ennemi. Plusieurs mitrailleuses se mirent alors en marche et leur sinistre tac-tac se mêla au bruit des balles. Immédiatement, j'ai changé de direction vers l'est pour prendre l'ennemi dans le flanc. Nous sommes sortis de la lisière du bois ; les deux autres sections étaient là, avec des baïonnettes fixes, tentant de prendre la position allemande. Au moment où j'ai chargé, j'ai crié : « En avant, à la baïonnette », et comme je montrais du bras droit la direction de l'attaque à mes tirailleurs, j'ai senti que mon épaule droite avait été arrachée. Une balle m'avait traversé la poitrine. La violence du coup m'a renversé et je suis resté étendu, incapable de bouger, mais j'ai suivi les phases de la bataille. Nos tirailleurs ont courageusement affronté l'ennemi, ils ont avancé et après quelques minutes les Allemands ont disparu ; sur la crête, je ne pouvais voir qu'environ deux sections d'hommes tirant à genoux. À quelque distance, Tirailleur Malek était debout, levant son fusil sur son épaule ; Je lui ai crié de se coucher, mais il m'a répondu : « Je suis un soldat, moi ; Je ne vais pas me cacher. Quelques minutes plus tard, il est tué d'une balle. »

C'était loin d'être la fin des combats. Alors que les débris de la compagnie de tête descendaient la colline en direction de la ferme Montalard et que les Allemands cherchaient refuge dans les bois, les deux camps déployèrent leurs réserves, trois compagnies du côté français et une du côté allemand, et la lutte désespérée pour la crête reprit avec une férocité accrue. Une fois de plus, les Allemands sont repoussés du sommet ; une fois de plus, les Marocains ont été décimés, cette fois par des tirs de mitrailleuses depuis les bois sur leur flanc, et les survivants se sont retirés une fois de plus, permettant aux Allemands d'en revendiquer la possession.

« Tout à coup la fusillade éclata de nouveau et j'entendis le capitaine Grincourt, qui tirait au milieu de ses Tirailleurs, criait à son adjudant de prendre le commandement de la compagnie. Était-il donc également blessé ? Et qu'en est-il des autres officiers ? D'après les mouvements que j'ai entrevus, j'ai alors compris que les Allemands s'étaient reformés derrière la crête et étaient sur le point de nous encercler. En vain, j'ai essayé de me relever. Très vite, l'adjudant rassembla plusieurs tirailleurs indemnes et se replia avec eux à la ferme de Montalard. C'était tout ce qui restait de mes braves hommes. Si seulement le capitaine Grincourt, père de cinq enfants, n'était pas trop grièvement blessé. Un grand silence m'entoura soudain. Le temps passait très lentement. Mais non, je n'avais pas été abandonné car il y avait là Messaoudine, mon domestique, qui arrivait plein d'angoisse, avec le caporal Crémant. Mais au moment où ils me soulevaient, ce dernier a été tué d'une balle dans le ventre. En même temps, j'entendais les Allemands approcher, je savais trop bien le traitement affreux qu'ils infligeaient à nos vaillants tirailleurs et je donnais à Messaoudine l'ordre formel de rejoindre ses camarades pour éviter d'être massacré. Il m'obéit à contrecœur, le brave garçon. »

Cependant, les Allemands n'eurent pas le temps de célébrer leur succès, car quelques minutes après avoir chassé le bataillon de Fralon, leur aile gauche fut menacée d'être enveloppée par le bataillon de Ligny qui les attaqua par le sud-est. Prenant les Allemands complètement par surprise (leur approche était dissimulée par une colline basse à l'ouest d'Oyes), les Français arrivèrent à moins de 600 mètres de la ligne allemande sans être remarqués, et ils lancèrent leur attaque. Pendant un moment, c'était le touch and go pour les Allemands qui se repliaient de la crête et s'enfonçaient dans les bois sur le versant nord, mais leur compagnie de réserve arriva juste à temps pour empêcher la ligne de s'effondrer. Alors que l'attaque s'essouffle, les Français sont touchés dans le

flanc par des tirs de mitrailleuses et s'enfuient vers les bois, poursuivis par des tirs d'obus qui jonchent les pentes de cadavres et de blessés de tirailleurs.

Bien que les combats aient duré un peu plus d'une heure, les pertes des deux côtés ont été extrêmement élevées. À la tombée de la nuit, IR74 s'est retiré de la crête, a retraversé la rivière à St Prix et a passé la nuit blotti dans les fossés le long de la route St Prix-Souizy. Le régiment fut réduit à environ 1 200 hommes et, dans le 1er bataillon, les survivants étaient si peu nombreux qu'ils furent réorganisés en deux compagnies commandées par l'adjudant. La scène mélancolique alors qu'ils battaient en retraite sur le pont a été décrite par Hauptmann Stroedel, qui avait pris le commandement du IIe bataillon :

« Alors que nous retournions vers St Prix après 20h00, un silence de mort régnait sur la crête de la large colline ; Cependant, parmi les genêts de ses pentes septentrionales, retentissaient les horribles gémissements des blessés. De chaque buisson et de toutes les directions retentissaient des appels à l'aide déchirants. Il n'était pas possible pour nous d'aider les individus. La petite consolation pour nos pauvres camarades et pour nous-mêmes, c'est que nous avons promis d'envoyer ici les aides-soignants de la chapelle de Saint-Prix. Dans la chapelle, il y avait un silence glacial ; Il y avait là un grand nombre de morts et de grièvement blessés, parmi lesquels se trouvaient les meilleurs de nos officiers. Casques enlevés ! Une poignée de main aux vivants et pour les morts, un salut silencieux et un serment silencieux de fidélité d'être dignes de leur sacrifice. »

Alors que le crépuscule commençait à tomber, Fralon et de Ligny rassemblèrent les survivants et établirent une ligne défensive le long de la lisière du bois de St Gond, face à la clairière autour de la ferme Montalard. De nombreux blessés ont dû être laissés sur place, là où ils étaient tombés, sur la crête et sur les pentes de la colline. Peu de soldats ont survécu, soit parce qu'ils sont morts de leurs blessures, soit parce qu'ils ont été mis à mort par les Allemands. En revanche, les officiers blessés ont été bien soignés, y compris le lieutenant Suffren qui a été découvert pendant la nuit par des brancardiers allemands :

« Le temps a passé ; J'entendais encore plusieurs coups de feu. Toujours incapable de bouger, je regardai autour de moi et vis que presque tous mes tirailleurs étaient morts ; un seul d'entre eux remua, puis s'assit et resta inerte. La nuit tomba, il y eut encore des tirs d'artillerie, proches ou éloignés ; seuls les cris des Allemands, de temps en temps, rompaient le silence des bois. Quand je suis tombé, j'avais abattu sur moi une branche d'aubépine dont les épines acérées s'enfonçaient de plus en plus dans mon corps. Eh bien, donc cela allait être la fin ; Je crachais du sang de plus en plus souvent et un poids lourd semblait m'écraser la poitrine. Un bruit aigu retentit tout près, comme une branche cassée. Je tournai la tête vers lui ; une patrouille allemande survolait le champ de bataille et brisait les fusils qui jonchaient le sol. Dois-je me révéler à eux ? J'étais complètement épuisé, sans espoir de rejoindre nos lignes, paralysé que j'étais. Je les ai appelés et ils sont arrivés et, voyant mon brillant uniforme africain, ils ont dit : « Offizier, Offizier ! » Très correct, ils se sont approchés de moi et j'avais l'intention de leur parler en allemand, mais les mots qui sont sortis étaient en arabe ! J'ai recommencé. Ils partirent immédiatement et disparurent derrière la crête ; Un peu plus tard, des brancardiers arrivent, conduits par un cavalier. Ils ont coupé mon équipement ; Un brancardier a pris mes jumelles et s'en est servi pour regarder les étoiles. Puis ils m'ont mis sur le brancard et j'ai traversé les lignes ennemies. Des officiers que j'ai rencontrés sont venus me voir et, dans un excellent français, m'ont dit que je serais emmené à l'hôpital. Je suis arrivée à un poste de secours où j'ai été embarquée dans une ambulance. Tout était très bien organisé. »

À l'extrémité orientale des marais, la 2e division d'infanterie de la Garde n'a pas non plus réussi à ouvrir les passages pour sa voisine de droite, la 1re division de la Garde. Et ce, malgré le fait que le XIe corps français qui s'y opposait était faible, dépourvu de moral et épuisé après avoir marché presque sans pause pendant les dernières 24 heures. (La 65e RI, par exemple, contenait un grand nombre de réservistes récemment arrivés qui avaient paniqué et fui en désordre la première fois qu'ils avaient été bombardés.) Les Allemands furent incapables de surmonter cette faible opposition, en partie à cause des tirs d'obus nourris et en partie parce qu'ils craignaient que

l'ennemi ne pénètre dans l'espace qui les séparait de la 3e armée. (Aucune reconnaissance aérienne n'a été possible pendant la matinée à cause de l'épais nuage.) À Morains-le-Petit, la 4e brigade (régiments Franz et Augusta) attendit toute la matinée et jusqu'en début d'après-midi un soutien d'artillerie plus important, même si le village n'était tenu que par un seul régiment français. La situation ne changea qu'au milieu de l'après-midi lorsque plusieurs officiers subalternes du régiment Franz se lassèrent d'attendre et ordonnèrent à leurs hommes d'attaquer le village, sur lequel les défenseurs cédèrent immédiatement la place et se retirèrent vers une nouvelle ligne défensive dans les bois au sud. Entre-temps, après avoir perdu plusieurs heures à sécuriser Clamanges sur son aile gauche, signalée par erreur comme occupée par l'ennemi, la 3e brigade reçoit l'ordre d'attaquer le secteur Ecury-Normée, à une courte distance à l'est de Morains-le-Petit. Après avoir été retenus pendant plusieurs heures par les tirs d'obus nourris, la résistance s'est soudainement effondrée au milieu de l'après-midi et les défenseurs se sont repliés sur une nouvelle ligne le long du remblai de la voie ferrée à quelques kilomètres au sud. Bien qu'il reste encore plusieurs heures de jour, Plettenberg annule l'offensive lorsqu'il se rend compte que la 32e division d'infanterie (l'unité la plus proche de la 3e armée) ne sera pas en mesure de le renforcer avant le lendemain matin au plus tôt. Comme son flanc gauche serait exposé jusqu'à leur arrivée, et que la première reconnaissance aérienne de la journée avait détecté un nombre important de troupes ennemies en face de son aile gauche (probablement une partie de la 60e division de réserve), il décida de ne pas reprendre l'attaque, même si cela signifiait qu'il serait bien en deçà de ses objectifs pour la journée.

Malgré le fait que ses troupes aient été fortement attaquées, Bülow ne voyait aucune raison d'abandonner le mouvement de roulement, qui venait à peine de commencer. Dans la soirée, il donna donc l'ordre à l'aile gauche et au centre de reprendre l'offensive le lendemain afin de faire suffisamment d'espace pour pivoter vers l'ouest. Si Kluck retirait les IIIe et IXe corps, la 13e division d'infanterie avancerait de Montmirail (où elle était en réserve de l'armée avec la 14e division) et couvrirait le flanc droit de l'armée ; si, d'un autre côté, il leur permettait de rester où ils étaient, il se placerait entre le IXe corps et le Xe corps de réserve et prendrait part à l'offensive.

Plus tard dans la soirée, le Hauptmann Bührmann revint du quartier général de la 1re armée avec l'excellente nouvelle que la décision sur l'utilisation des deux corps serait laissée à Bülow. Si la 2e armée était attaquée le lendemain, elle passait temporairement sous son commandement et prenait part au combat ; sinon, ils partiraient pour l'Ourcq comme prévu initialement. En réponse, Bülow rédigea immédiatement une réponse que Bührmann devait rapporter à Kluck. « Avec la coopération du commandement de la 1ère armée, les IIIe et IXe corps resteront sous mes ordres. Tôt le 7 septembre, le IXe corps attaquera ; Le IIIe corps assumera la protection du flanc droit de la 2e armée. Cependant, la joie de Bülow était prématurée car, vers minuit, un officier d'état-major revint du quartier général de la 1re armée avec la nouvelle troublante que Kluck avait changé d'avis et avait décidé de retirer les deux corps le 7. La décision de Kluck fait suite à l'annonce que de puissantes forces ennemies ont été observées en marche vers l'aile droite exposée du IIIe corps.¹² Comme leur retrait affaiblirait son aile droite, Bülow modifie ses ordres en limitant l'offensive à l'aile gauche et au centre et en passant à la défensive sur la droite. Tandis que le Xe corps au centre et le corps de la Garde à gauche reprennent leur attaque, l'aile droite (13e division et Xe corps de réserve) se replie sur une position défensive le long du Petit Morin, afin de protéger le flanc exposé et de garder le contact avec le IXe corps alors qu'il se replie sur sa nouvelle position au nord de la Marne. La 14e division devait rester en réserve de l'armée et le corps de cavalerie de Richthofen reçut l'ordre de protéger l'aile droite alors qu'elle retournait à sa nouvelle position le long du Petit Morin. Finalement, un message a été envoyé à Hausen aux premières heures du matin, expliquant la situation et demandant à son armée de venir à leur aide le lendemain avec toutes les forces disponibles.